

cielo espiritual de la Humanidad. No se descorazone ni se desconsuele. Ya sabe que tiene Vd. en mí un hermano del alma.

EMILIO CASTELAR.

Recuerdos y besos á las niñas.

Traduction :

26 avril 1889.

Amie Maria,

Depuis la mort de la pauvre Concha, il me faut réagir par une volonté énergique sur mes nerfs en révolte pour ne pas perdre complètement la raison. J'aimais Concha, j'avais en elle toute une famille : sa haute intelligence, ses innombrables vertus me rappelaient la sainteté de la mère incomparable à laquelle je dois la vie. Sa grandeur d'âme naturelle, unie à une simplicité plus naturelle encore, donnaient à notre intérieur l'aspect d'un temple, à notre vie l'arôme d'un culte. Je l'avais entourée de toutes les félicités imaginables, je la faisais participer à mes joies, à mes gloires, à mes triomphes personnels comme s'ils avaient été siens uniquement, et je lui voilais, je lui dissimulais toutes mes contrariétés pour qu'elle ne participât à aucune de mes amertumes et que tout lui fût miel et douceur.

Entourée du respect universel, choyée par des peuples entiers à Paris, dernièrement encore, à Barcelone, elle a vu comment les populations et les villes les plus importantes savaient gré à son frère de ce qu'il a pu faire pour le plus grand bien de la patrie et de l'humanité. Mourir dans la plénitude d'une si grande félicité, c'est hélas ! mourir deux fois. Et c'est pour cela que mon chagrin, loin de se dissiper, augmente de telle sorte chaque jour qu'il n'y a plus en ce monde aucune consolation pour moi ; après deux mois entiers passés, pour ainsi dire, sans manger ni dormir, terrassé par une insomnie véritablement horrible, j'ai été à la campagne afin de fuir ces hallucinations et tâcher de me retremper en face de la nature, pour pouvoir reprendre mes combats en faveur de tous les idéals du progrès. Et c'est tandis que je tentais cet effort suprême qu'une nouvelle douleur est venue fondre sur moi, que dans cette mer de larmes s'est jeté un affluent tel que l'horrible nouvelle qui m'a annoncé la fin subite et prématurée de notre malheureux Luis.

Vous savez combien et comment je l'aimais ; son intelligence si claire, sa bonté naturelle allaient à mon âme antique. Lors de son voyage à Paris, il déjeuna à ma table déserte, de même que lorsqu'il en revint il me vit le jour même de son départ ; je reçus journellement par le télégraphe de ses nouvelles durant le cours de sa maladie ; lorsque m'arriva la nouvelle de sa mort, j'exhalai la souffrance de mon âme dans des articles que la presse du Nouveau Monde publie en ce moment et que, sous peu de jours, je communiquerai aux journaux du vieux continent. Rute écoutait mes conseils et il se préparait, dans les derniers jours de sa trop courte vie, à commencer de grands travaux pour coopérer à mon œuvre d'alliance étroite unissant les peuples destinés à fraterniser. Sa perte me cause une peine de plus en plus grande, car elle m'enlève un ami de mon âme. Mais ce qui, maintenant, m'afflige davantage, c'est que vous êtes blessée irréparablement par tant et tant d'intenses douleurs.

J'ai tardé quelques jours à vous écrire, craignant que ma lettre, n'avivât encore votre douleur au lieu de la diminuer. Vous savez l'admiration, l'amitié inextinguible que je professe pour vous ; vous savez également combien toutes mes affections sont enracinées et inaltérables. J'éleve la constance à la hauteur d'une religion. Si un grand nombre de travaux journaliers, des devoirs inéluctables m'empêchent d'écrire à mes amis aussi souvent que je le voudrais, je les porte néanmoins, comme vous, gravés dans mon cœur et je fais avec eux de perpétuels dialogues.

Je devine combien vous sont souffrir la mort de l'époux unie à celle de l'enfant, frappés tous deux alors que nul ne l'eût pu prévoir.

Mais des êtres d'une hauteur intellectuelle aussi grande que celle que vous a dévolue le Ciel doivent se conserver aux arts et aux sciences pour briller dans le ciel

spirituel de l'humanité. Ne vous découragez pas, ne vous désespérez pas, vous savez que vous avez en moi un frère de votre âme.

Souvenirs et baisers à vbs filles.

EMILIO CASTELAR.

Madame,

Les Félibres de Paris, assemblés pour la première fois depuis les récentes fêtes cigalières, ont à cœur de vous exprimer leurs sentiments de respectueuse et bien sincère condoléance.

Le grand malheur qui vous a frappée nous a tous très douloureusement impressionnés; c'est au nom de tout le Félibrige Parisien, qui a reçu de si précieux témoignages de votre estime, que je vous donne l'assurance de nos profondes sympathies.

Veillez agréer, Madame, l'expression de nos sentiments les plus respectueux.

Le Président honoraire des Félibres Parisiens,

PAUL ARÈNE.

Le Président de la Société des Félibres de Paris,

SEXTIUS MICHEL.

Les Vice-Présidents,

MAURICE FAURE.

ELIE FOURÈS.

Le Trésorier,

ERNEST PLANTIER.

Le Secrétaire,

FERRIER.

Madrid, 9 avril 1889.

Chère Madame et amie,

C'est avec surprise et douleur que nous avons appris par les journaux de Madrid le malheur qui vous a frappée si subitement! Il me semble que c'est un cauchemar, une impossibilité que cette mort prématurée d'un homme à qui tout souriait dans la vie, alors qu'il semblait devoir cueillir les fruits certains et mérités d'une belle carrière, d'une jeunesse consacrée à la cause de la liberté et du progrès dans son pays! Pour vous, ce coup doit être doublement cruel, venant sitôt après votre deuil récent; je me rappelle la lettre si bonne et si affectueuse, si triste, qu'il nous envoya à cette occasion quand je lui adressais, ainsi qu'à vous, mes condoléances attendries; ai-je besoin de vous répéter que nous vous envoyons l'expression de notre plus sincère sympathie dans cette nouvelle et atroce épreuve?...

Si les sympathies unanimes de la presse, des gens de tous les partis, de vos amis si nombreux sur cette terre d'Espagne, peuvent servir à adoucir votre douleur, je crois vraiment que vous serez touchée par tout

ce que l'on a dit en apprenant, par un télégramme, que Luis de Rute n'était plus de ce monde!

Je l'ai assez connu et apprécié pour pouvoir me permettre de vous assurer que je crois que son pays, son parti, et à plus forte raison sa famille et vous surtout, chère madame, avez fait une grande et irréparable perte. Je ne veux pas vous importuner par une trop longue lettre; ma femme se joint à moi pour vous envoyer ainsi qu'à M^{lle} Isabelle-Romanos plus affectueux souvenirs, et croyez-moi toujours, chère madame et amie,

Votre bien dévoué ami,

ARTHUR HOUGHTON.

Gil Blas, 19 avril :

Je grimpe, un peu émue, le vaste escalier de la *Nouvelle Revue Internationale*.

Mon émotion ne provient pas de ce que l'immeuble est historique, de ce qu'il fut la célèbre maison Sallandrouze du 2 décembre 1851, et, plus tard, la non moins illustre résidence de M^{me} Adam, l'Égérie tout aimable de la troisième République.

Je ne songe guère davantage que ces marches, que mes pieds gravissent, ont reçu le coup de talon de Gambetta, l'empreinte des semelles d'une foule de renommés politiciens, que toutes les gloires posthumes de ce dernier quart de siècle ont pris, avant de la lâcher, la rampe sur laquelle ma main s'appuie sans émoi.

Non. Ces impressions naïves, je les ai ressenties il y a quelques années, alors que, croyant à des tas de choses et à des tas de gens dont la vie, — cette âpre institutrice! — m'a enseigné le dédain bon enfant, j'escaladais ces mêmes étages, le cœur sonnait le tocsin.

Je me vois encore, avec mon petit waterproof marron, mon chapeau de quakeresse, ma serviette de cuir sous le bras, — silhouette drôle de gamine convaincue! Je rapportais les épreuves d'un livre qui n'était pas de moi, mais dont j'étais chargée de surveiller et de corriger l'impression.

Et je m'élançais vers le nuage de la divinité, comme les âmes humbles et vêtues de gris qu'a peintes Orcagna filent droit du tombeau obscur vers les splendeurs du Paradis, entre deux rangs ailés de têtes d'anges, une double brochette de séraphins.

Oui, je me souviens de cela! Il me semblait que, de chaque côté de cette échelle de Jacob, mon pas de profane faisait se lever et palpiter l'essaim des grands souvenirs. Et, volontiers, à chaque palier, j'eusse évoqué, comme Cassandre, l'ombre des héros morts.

Ce qu'on est ridicule quand on est petit, et ce que j'en ai rabattu depuis ce temps-là!...

Aujourd'hui, je suis émue simplement parce que c'est haut; puis, ensuite, parce que je vais voir une femme exquise, celle qui, frondeuse comme la duchesse de Longueville, belle comme Pauline Borghèse, bonne comme Joséphine de Beauharnais, savante comme M^{me} de Staël, élégante comme pas une, a été là grâce et l'éclat du second Empire, Marie-Letizia de Rute, née Bonaparte-Wyse, M^{me} Rattazzi.

La table est dressée dans une adorable pièce toute tendue de satin bleu marine sur lequel des ibis roses allongent leur vol éperdu.

On est quelques-uns seulement, des écrivains, des artistes, qui regardent, les yeux charmés, le scintillement des bougies multicolores dans le lustre de Venise et les fleurs qui, grimant aux murailles, courant le long de la nappe neigeuse, font pleuvoir leurs pétales sur le front des convives ou s'égrènent entre leurs doigts.

C'est magique et charmant, ce réduit de patricienne, comme la patricienne elle-même qui se tient là, debout dans l'encadrement de la porte, sous une tenture japonaise qui jette un reflet d'Orient sur son front impérieux.

Grande, la taille fine, le corsage riche, les bras de statue, des épaules de déesse, elle a, dans la démarche, je ne sais quel charme suprêmement hautain.

Mais la myopie donne de la grâce et retire de la sévérité à ce visage d'impératrice byzantine habituée au prosternement sur le passage de sa litière.

L'œil presque noir, à force d'être bleu, d'un bleu sombre, s'enfonce dans l'orbite largement cernée ; le nez droit, volontaire, a le profil pur des camées antiques ; la bouche, petite, semble cruelle, avec ses lèvres fines, quand le sourire n'y met pas une extraordinaire expression de bonté ; l'oreille est délicate et le teint d'une matité rare sous le casque lourd et ondulé des cheveux d'ébène.

Aujourd'hui même que, maîtresse de maison parfaite, elle s'est faite simple pour nous recevoir, elle ne peut abdiquer cette allure de souveraine qui lui est personnelle et la ferait reconnaître entre toutes les femmes, quelque épais que fût le masque, quelque enveloppant que fût le manteau.

Je la reverrai plus tard, en toilette de gala, aussi endiamantée qu'une châsse de sainte, et cette apparition ne fera que confirmer l'impression qu'elle m'a faite aujourd'hui.

Elle vient des pays d'Orient, non pas de l'Orient bête, banal et usé des temps présents, mais de l'Orient de jadis, plein d'une mystérieuse grandeur. Avec ses bijoux massifs et inestimables, sa peau d'ambre fin, sa chevelure de ténèbres, ses ongles d'agate, elle tient d'Isis et de Cléopâtre, de Théodora et de Sémiramis, — elle est la cousine de la reine de Saba !

Tout à coup, la taille imposante s'est inclinée, le visage altier s'est éclairé radieusement.

Un baby, une fillette venait d'entrer, jolie à ravir, avec ses cheveux d'aurore et ses yeux de printemps. Et câline, souriante, ayant déjà des grâces de petite femme :

— Lola veut dîner là ! dit-elle.

On empile des coussins sur une chaise, on l'installe à la place d'honneur, et la voici, très grave, qui préside, suivant du regard chaque geste, souriant aux propos gais, fronçant le sourcil aux phrases tristes, vivant de notre vie, cette miette d'humanité qui n'a pas quatre ans !

Elle a pris dans sa menotte une rose aussi grosse et guère plus fraîche que sa joue en fleur. Et, soigneusement, elle enlève les épines, et la glisse dans la bavette de son tablier blanc, près de l'épaule.

— Belle comme maman ! fait-elle en tapant des mains.

La mère se penche vers elle, comme divinisée par le sublime amour.

Et, répondant à une question :

— Oui, je suis une femme heureuse ! Aimée de mon mari et l'aimant, avec des enfants comme celle-ci, que voulez-vous que je souhaite de plus ? Heureuse, oui, complètement, absolument heureuse !...

Le ciel vous garde, princesse, et maintienne vos joies !

L'affreuse nouvelle est arrivée ce matin ; je cours chez M^{me} de Rute.

Dans le bureau de la *Revue*, en bas, elle s'est tenue, cette après-midi, avec M. de Rute, accouru d'Espagne, et recevant seulement quelques amis sûrs. Voici le soir. Dans l'immense pièce, on n'entend que les sanglots étouffés de la malheureuse femme, et la voix entrecoupée du père qui raconte le malheur.

Je me suis assise près d'elle et j'écoute, tenant dans mes mains ses mains brûlées de fièvre, sentant la pluie chaude de ses larmes mouiller mon corsage à la place du cœur.

C'est effrayant, ce récit.

Une jardinière idiote a voulu emmener Lola se promener avec elle dans les rues d'Aix, malgré la défense formelle qui lui en avait été faite. La mignonne l'a suivie, amusée de sortir en cachette, avec la confiance imprudente des tout petits.

La femme, au bazar, lui a acheté un jouet, un mouton d'un sou qui a enthousiasmé l'enfant. Puis on est revenu vers la villa.

Comme elles traversaient la rue bien vite, pour éviter l'omnibus du chemin de fer, arrivant au galop vers la gare, le jouet a échappé à Lola.

Elle a quitté la main de sa conductrice, s'est rejetée sur la chaussée, les doigts étendus vers la bête de carton... On a entendu un cri, cri de pitié et de détresse poussé par les témoins de l'affreuse scène... la voiture venait de passer sur le corps de l'enfant !

Et alors, — ô comble d'horreur ! — le cocher a perdu la tête, et croyant qu'il était encore temps de tout sauver, a retiré ses chevaux en arrière. Les roues ont écrasé pour la seconde fois la petite martyre, morte enfin, tenant le jouet encore dans sa menotte ensanglantée !

Pauvre petite ! Mais surtout pauvre, oh ! pauvre femme !

M. de Rute s'est tu ; personne ne songe à élever la voix dans ce silence qu'éclaire de son sourire le portrait de la petite morte.

Je le regarde, lui qui est désormais la consolation et l'espérance de celle qui sanglote là.

Nous avons causé ensemble un peu, déjà. Il est de la race des apôtres, des hommes de bonne volonté dont parle l'Écriture. Son cœur se fond à la souffrance humaine, et son esprit rêve sans cesse aux moyens de la soulager.

Sous ses habits modernes, avec sa silhouette distinguée d'homme d'État contemporain, il est un chevalier de légende, amoureux éternel de la princesse qu'il a conquise, et chercheur de sublimes actions.

Il est député, il sera bientôt ministre..., mais cela m'importe peu ! Je ne veux savoir de lui que ceci : c'est une intelligence haute, une âme d'élite, un être tout de miséricorde et de loyauté.

Et je dis bas à l'explorée :

— Oui, votre peine est horrible! Mais regardez ce garçon charmant et tendre, l'ami des joyeuses et des mauvaises heures, c'est pour lui qu'il faut vivre, c'est lui qu'il faut consoler! Vous étiez une heureuse mère, hélas! pauvre amie; vous êtes encore une épouse heureuse!

Elle relève la tête, et, à travers ses larmes, tendant la main à l'époux :

— Oui, une heureuse femme!

La nouvelle de la mort de M. de Rute est arrivée dimanche.

Cet homme de quarante-quatre ans, plein de vigueur, de force, de santé, a été enlevé, loin des siens, en quelques heures, par une pneumonie foudroyante. Quand on a su la maladie, ici, quand on a bouclé la première malle pour aller rejoindre le bien-aimé, l'ambassadeur d'Espagne a écrit ce mot : « Trop tard ! » La mort s'était croisée avec la nouvelle!

Et rien n'est plus, dans cette maison hier encore si hospitalière et si joyeuse. En huit mois, la fillette, le mari, ont quitté pour jamais le foyer béni où reste seule, entre les trois enfants échappés au désastre, — un jeune homme, une jeune fille et une pauvre petite malade, — la malheureuse femme qui, comme Rachel, ne veut pas être consolée.

Devant ces catastrophes affreuses, on voudrait êtreindre de ses bras, cacher contre sa poitrine tous ceux que l'on aime. Quand le destin a de tels caprices, commet de telles cruautés, toutes les familles doivent trembler, comme les nids au sommet des chênes, alors que le tonnerre gronde, — et tue!

Serrons-nous les uns contre les autres et aimons-nous bien... Qui sait si ce n'est pas chez nous demain que la mort frappera!

JACQUELINE.

Rome, 20 avril 1889.

Ma chère Isabelle,

Je connais trop la douleur pour ne pas imaginer ce que votre mère doit souffrir. Mon mari et moi nous avons été atterrés à la nouvelle de la mort de M. de Rute!

Hélas! la mort guette de tous côtés ceux que nous aimons! Que c'est triste, chère enfant, et combien, jeune comme vous l'êtes, vous faites un dur apprentissage de la vie.

Moi-même encore en larmes pour la perte récente de mon adoré père, je n'ai pas de consolation à offrir à votre mère et à vous, il n'y en a pas pour d'aussi grands malheurs.

Nous aimions tous sincèrement M. de Rute, et mon cher père appréciait vivement sa haute intelligence et son noble cœur; son affection pour vous, sa fille adoptive, était vraiment touchante, et M. Mancini en était très frappé et très reconnaissant.

Embrassez bien fort votre malheureuse mère, et dites-lui bien de nous compter au nombre de ses amis et des vôtres.

Bia se rappelle à vous.

Votre affectionnée,

GRAZIA PIERANTONI MANCINI.

Paris, le 20 avril 1889.

Très chère et si affligée amie,

J'apprends la triste nouvelle et je veux vous adresser l'expression du véritable chagrin que me cause votre malheur!

Je sais que dans le cruel moment que vous traversez, nulle trêve n'est faite à la douleur, vous ne lirez même pas les lettres, qui toutes également, vous sembleront banales; mais plus tard, quand une heure de calme sera venue, vous compterez tous ces témoignages de sympathie que vous inspirez, vous reconnaîtrez ceux qui sont sincères et ils vous seront bons.

Nos deux existences se sont suivies; vous, heureuse, brillante, triomphant des jalousies haineuses que toute femme supérieure inspire à cette multitude qui n'a honte d'aucune vilenie. Moi, au contraire, la vie m'a été difficile et amère, enchevêtrée dans d'inextricables obstacles que je n'ai pu surmonter, malgré mon courage et la droiture naturelle de mon caractère.

Je me suis à la fin dévouée au bien et au lieu d'en recueillir au moins la plus simple reconnaissance, j'ai appris que mes obligés se libéraient par la plus odieuse ingratitude. Après tous les chagrins de ma vie, c'était trop. Je me suis retirée dans la solitude, repliée sur moi-même dans les pensées les plus sombres, mais de loin j'aimais à suivre votre bonheur, vos succès, votre charme, ils me réconciliaient avec la vie, en me prouvant qu'une femme pouvait échapper à la loi fatale.

Aussi le malheur qui vous frappe si violemment par deux coups affreux, m'attriste-t-il profondément.

Le bonheur ne peut donc pas se réaliser?

Je vous plains, je vous aime; si plus tard vous avez besoin de pleurer près d'une amie qui a souffert de toutes les douleurs, pensez à moi, qui de loin reste votre amie sincère.

VEUVE DALLOZ.

Macor of Saint-John, Walesfond, 28 avril 1889.

Ma pauvre sœur,

Encore une fois! j'ai entendu les tristes nouvelles, on vient de m'envoyer le « Gil Blas » du 19 courant, qui contient un article signé : Jacqueline. Voilà tout.

Vous avez toutes mes sympathies les plus profondes; je ne sais comment vous consoler, c'est impossible, je me mets à votre place et je pleure.

Mon beau-frère était si intelligent, si bon, il vous aimait et vous appréciait tant! Moi, je l'ai aimé à première vue. Et maintenant!...

Il est allé où nous allons tous, tôt ou tard.
Ma femme, qui est avec moi, s'unit à votre douleur, ô ma pauvre
sœur!
Nous reverrons-nous (?)

WILLIAM BONAPARTE-WYSE.

Londres, 3 mai 1889.

Ma chère sœur,

J'ai été dans l'impossibilité tous ces jours-ci de répondre à ta lettre si vraie, parce qu'elle est écrite avec le sang de ton cœur, vraiment brisé, vraiment broyé! mais tu comprendras que je ne puis pas, dans la crise aiguë de ta douleur, malgré la permission que tu avais bien voulu m'en donner, prendre sur moi-même pour te distraire et, quelque bonne envie que, d'ailleurs, j'en eusse, de venir t'entretenir de ma personnalité, ou de ce qui peut m'intéresser spécialement dans le moment actuel.

J'ai lu, en frémissant, l'admirable article de Jacqueline, sur la mort de ton mari et sur celle de cette pauvre petite Dolorès; je devinais instinctivement, vu le peu de détails qui m'étaient parvenus jusqu'ici, qu'il y avait eu quelque acte de désobéissance de ta petite fille pour expliquer cette atrocité qui fait vraiment dresser d'horreur les cheveux sur la tête, et il m'en est venu une immense pitié et une commisération pleine de sympathie, de tendresse et d'affection pour toi, la victime, sa malheureuse mère.

J'ai certainement parlé alors le langage de la foi et de la religion, parce que je n'avais point d'autre consolation à t'offrir, mais, malgré cela, ma sœur, tu es encore bien éprouvée, et tu l'as été comme il ne semble pas possible de l'être. Qu'y a-t-il, en effet, sur la terre, de comparable à l'amour indéfectible d'une mère? Dieu lui-même a voulu avoir une mère humaine, une vraie mère de douleur, auprès de laquelle cette pauvre petite Marie de Las Dolorès a été appelée.

J'ai lu avec un profond attendrissement ta douloureuse histoire de la poupée de Zizi; Zizi, c'est cette pauvre petite Lola, Bo, c'est ma nièce Isabelle, n'est-ce pas? Me permettras-tu, sous un pseudonyme, ou sous des initiales transparentes, de traduire et de faire imprimer en anglais cette touchante histoire d'une tristesse si déchirante, où une mère se trompe elle-même en jouant avec sa douleur? En essayant de l'exprimer, ta plume avait des larmes. La mère divine, la très sainte et auguste mère de Dieu, ne voulut laisser à personne qu'à elle-même le soin de soigner et d'embaumer le corps de son fils-Dieu. Tu as suivi son exemple pour ton enfant; je ne te blâme pas. Il est presque excusable que, frappée comme tu l'as été, tu aies douté de la Providence.

M^{me} Crawford te représente ¹ comme uniquement préoccupée du souvenir de ta petite Lola, — je t'envoie marqué au crayon rouge ce qu'a écrit de toi cette femme d'esprit, — d'un esprit souvent étincelant, — mais à laquelle le mot juste, selon moi, fait quelquefois défaut, chose rare chez une Irlandaise, si on ne se rappelle qu'elle est du Nord, race bien différente de nous autres, Irlandais du Midi. En te comparant à Cléopâtre, c'est ta beauté qu'elle avait en vue, je m'imagine, car moi-même je me rappelle avoir déjà commis cette faute ou ce péché. Jadis en pension, près de Liwerpool, je regrettais éternellement notre mère, dont je me rappelais la splendide et souveraine beauté. Je n'avais alors que dix ans et elle vint un soir à Doonside, notre pension; j'osai un jour la comparer à Cléopâtre. Mais mon maître m'avertit que Cléopâtre n'était point absolument de la première vertu, et qu'il n'était pas précisément à propos de revoir en Cléopâtre ma mère... Mais à dix ans, sait-on ce qu'on dit?

Tout ce que tu me narres de M. de Rute est vrai; je l'appréciais vivement, j'avais avec lui une correspondance très suivie.

Je me préparais à lui envoyer mes derniers articles qu'il désirait lire, quand sa mort foudroyante, hélas! m'en a empêché pour toujours.

Présente mes hommages à ma nièce. Belle et bonne, n'est-ce pas ainsi que ton mari l'appelait?... J'espère qu'elle aura pris en bonne part ce que je lui écrivais le lendemain de la catastrophe, « *qu'elle vive pour toi et que tu vives pour elle* ». C'est ainsi que tu arriveras à vaincre ta douleur et ta désespérance; ce rôle est digne d'elle et digne de toi, il convient à des gens de notre sang.

Ton frère bien affectionné,

NAPOLÉON BONAPARTE-WYSE.

P.-S. — Une suggestion, dont l'article de M^{me} Crawford me donne l'idée : pourquoi ne pas peindre (de mémoire) ou sculpter M. de Rute sur son lit de mort, la croix dans une main, les blonds cheveux de sa fille dans l'autre?

Adieu, ma sœur; que Dieu te garde!

N. B. W.

On n'a pas perdu le souvenir des brillantes fêtes méridionales organisées à Die, Orange, Avignon et Vaucluse par la Cigale et les Félibres parisiens. Au premier rang de notre caravane poétique et parmi les plus intrépides cigalières se trouvaient M^{me} de Rute et sa fille Isabelle Rattazzi, rayonnante de beauté et

1. Dans le *Truth* et la Presse anglaise.

de grâce. Après avoir pris leur large part de ces réjouissances, si étonnantes par leur aspect à la fois pittoresque et grandiose, elles furent obligées de rentrer à Aix où les attendait M. de Rute arrivé de Madrid, et à notre grand regret elles durent nous abandonner sur la route de Nîmes et du Pont du Gard, non sans emporter la promesse que nous irions les saluer en terre de Savoie avant notre retour à Paris.

« Venez tous, nous dit en partant l'aimable sœur de notre illustre ami William Bonaparte-Wyse : nous illuminerons le Bourget, et la villa Rattazzi est à vous. »

Les forces physiques ont malheureusement des bornes et l'on se lasse même des fêtes. Félibres et cigaliers s'étaient éparpillés dans toutes les directions. Mistral était rentré dans sa paisible solitude de Maillane; Henry Fouquier était allé chercher à Vichy un repos bien mérité après tant de joutes oratoires; Paul Arène allait écrire les derniers chapitres de sa *Chèvre d'or* à Sisteron.

Sur les bords du Rhône, nous déjeunions, abrités du mistral par d'ingénieuses clôtures de roseaux, avec Maurice Faure, Charles Maurras et Sextius Michel, ayant sous les yeux l'admirable panorama d'Avignon avec son pont Benezet et ses vieilles tours papales. Le vaillant président des Félibres parisiens, accablé par tant de fatigues et de triomphes, s'assoupit au dessert, et c'était plaisir, après tant de devoirs si bien remplis, de le voir somnoler avec sa fine tête de mousquetaire devenu prélat, nous rappelant Aramis en son évêché de Vannes, ou mieux, puisque nous étions en Avignon, l'excellent pape Clément V après une longue procession de la Fête-Dieu autour des remparts.

Nous étions absolument brisés.

Pour mon compte, avant de quitter la Provence, dont je ne me sépare jamais sans un serrement de cœur, j'allai, en un dernier pèlerinage, dans cette merveilleuse cité d'Arles, admirer la beauté de ses filles, la majesté de ses vieux monuments et me retremper, moi infirme, dans la splendeur de tant de glorieux souvenirs.

J'eus la bonne fortune d'y trouver Mounet-Sully et sa jeune femme, si charmante et si poétique, qui du pont du Gard étaient allés directement visiter Saint-Rémy et les Baux, en compagnie de Paul Mariéton et de Mistral. Se disposant à rentrer à Bergerac, après une courte halte à Lunel chez leur éminent ami Henri de Bornier, ils voulaient assister le lendemain, qui justement était un dimanche, à la grand' messe de Saint-Trophime.

Visitant dans la nuit les Arènes, que la lune argentait d'une éblouissante blancheur, j'assistai à un spectacle inoubliable.

Grisé par ces débris antiques, par tous ces gradins vides, sans doute, mais sur lesquels semblaient planer les mânes des aïeux envolés des Aliscamps, Mounet-Sully alla se placer dans l'ombre, à l'extrémité opposée du cirque, et d'une voix qui semblait, comme celle des pythonisses païennes, sortir des entrailles de la terre, il dit les passages les plus émouvants, les plus pathétiques d'*Œdipe-Roi*. Couvert de lauriers à Orange, rassasié des applaudissements d'une foule ivre d'enthousiasme, il semblait heureux de ne plus jouer que pour lui-même : car pour des artistes de cette envergure, la foule des spectateurs n'est vraiment qu'un mythe indifférent et mentalement éliminé, et d'ailleurs elle n'arrive à l'émotion suprême que si elle est dédaigneusement oubliée dans l'unique préoccupation de l'interprète de s'identifier avec le héros sorti des flancs obscurs de la légende ou de l'imagination hardie du poète. C'était merveille dans cette solitude superbe, — car nous avions pris la précaution de fermer sur nous les portes des Arènes, — d'entendre cette voix souple et chaude passant tour à